

## **Notre social contreviendrait-il aux lois du langage ? <sup>1</sup>**

Jean-Pierre LEBRUN

(37) Cette question n'est finalement qu'une reprise de la formule de Hamlet : « Il y a quelque chose de pourri au royaume du Danemark ! ». Puisque nous sommes en Belgique et que pour le moment il y a quelques effluves de pourriture qui se manifestent à la surface de nos rues, nous pourrions aussi nous demander : y aurait-il quelque chose de pourri dans notre royaume de Belgique ?

L'enseignement de Lacan nous aide-t-il à repérer ce qui se passe dans le social d'aujourd'hui ? Dès 1953 dans son rapport dit de Rome, l'expression « lois du langage » apparaît sous la plume de Lacan. Elle n'est évidemment pas porteuse à ce moment-là du trajet que depuis nous connaissons qui nous amènera au schéma de la sexuation dans le séminaire (38) *Encore* ou à la topologie des noeuds borroméens ; néanmoins, très tôt donc cette terminologie, lois du langage, au pluriel, vient sous la plume de Lacan et je vous propose comme définition de ce que désignent ces lois du langage, de lire tout simplement ce qu'il a plus tard ramassé sous les quatre petites lettres du mathème du discours «  $S_1, S_2, a$  », pour soutenir que les lois du langage impliquent : le consentement à une perte, qui s'écrit «  $a$  », la reconnaissance de l'irréductibilité de deux places différentes d'où parler, «  $S_1, S_2$  », et la nécessaire assomption de la division subjective, soit «  $\$$  ».

Ce qui vaudrait ainsi pour l'individu vaudrait-il aussi pour le social ? Je ne fais que tirer conséquence de ce que Freud déjà avançait, à savoir qu'en fin de compte, psychologie individuelle et psychologie sociale <sup>2</sup> étaient bien moins en opposition que nous pouvions le

---

1 Texte revu mais auquel il a été laissé son caractère oral. Cet exposé renvoie à notre ouvrage : *Un monde sans limite, essai pour une clinique psychanalytique du social*, Toulouse, Erès, 1997.

2 « L'opposition entre la psychologie individuelle et la psychologie sociale, ou psychologie des foules, qui peut bien nous paraître à première vue très importante, perd beaucoup de son acuité si on l'examine à fond. (...) La recherche psychanalytique nous a appris que

penser. En effet, que voyons-nous dans notre organisation sociale actuelle ? Nous pouvons y repérer à l'oeuvre ce que nous appelons dans nos milieux, le déclin du Nom-du-Père et qui avait déjà été identifié par Freud, lorsqu'il faisait référence à ce livre de Fédern, *La société sans pères*<sup>3</sup>, et aussi par Lacan dans son article sur la famille, puisqu'il y parlait de *déclin social de l'imaginaire paternelle*<sup>4</sup>. Mais comment rendre compte de ce déclin et pourquoi ne pas dire simplement les choses, qui en rendre responsable, autrement dit, à qui la faute ?

(39) Pour l'avancer succinctement, je dirais que nous pouvons repérer l'origine de ce déclin du Nom-du-Père dans les effets de la substitution à un monde organisé par la religion, d'un monde organisé autour de la science. Disons d'emblée qu'il ne s'agit pas ici de nous en prendre à la science comme telle, raison pour laquelle je vais utiliser désormais, le terme « discours de la science » dans une terminologie, que toutes ces journées m'ont appris à devoir encore mieux discerner ; en effet, je n'entends pas l'expression « discours de la science » telle que Lacan l'a développée dans *Télévision*, pas plus que je ne renvoie au « discours du scientifique », mais je la définis plutôt comme la modalité de jouir ensemble promue et induite du fait de la prévalence dans notre social de la méthode scientifique et des implicites qu'elle véhicule. Donc d'abord, quels sont ces implicites à la méthode scientifique ? Sans prétendre être exhaustif, je vais vous en donner sept caractéristiques.

La première renvoie à la subversion par la science de l'organisation des catégories du réel et du symbolique. Ce que Heidegger a appelé *le projet mathématique de la nature* fait qu'à partir de la science moderne, l'on met en point d'origine un symbolique qui prétend rendre compte du réel. Contrairement à ce qui s'est passé jusque là, nous n'avons plus dès lors un symbolique amarré dans un réel. Il y a désormais une sorte d'inversion qui s'est mise en place et de ce fait, nous pouvons très bien percevoir pourquoi la méthode de la science porte en elle un voeu totalisant et évidemment aussi un risque totalitaire.

Deuxième point et qui est sans doute au coeur de la méthode scientifique, c'est que ce que vise la science, c'est à faire disparaître l'énonciation. Ce que le scientifique veut, c'est que l'énoncé qu'il produit puisse être transmissible et que pour ce faire, qu'il se soit affranchi de ce qu'il doit à l'énonciation. Dans un premier temps évidemment, cela produit ce qu'on appelle une *communication scientifique*, mais à l'étape suivante, cela provoque quelque chose sur quoi je veux insister, à savoir que non seulement l'énonciation disparaît, mais aussi bien la trace de cet effacement.

Troisième point que je reprends tout simplement à une petite phrase de Lacan dans son séminaire consacré à *La relation d'objet*, où il parle du (40) *caractère fondamentalement décevant de l'ordre symbolique*. Nous pouvons en effet penser que le discours de la science

---

toutes ces tendances sont l'expression des mêmes motions pulsionnelles qui dans les relations entre les sexes poussent à l'union sexuelle, et qui dans d'autres cas sont certes détournées de ce but sexuel ou empêchées de l'atteindre, mais qui n'en conservent pas moins assez de leur nature originelle pour garder une identité bien reconnaissable. » S. FREUD, « Psychologie des foules et analyse du moi », in *Essais de Psychanalyse*, trad. nouvelle, Paris, Payot, 1981, p. 123.

3 Ibidem p. 160.

4 J. LACAN, *Les Complexes familiaux dans la formation de l'individu* (1938), Paris, Navarin, 1984, p. 72.

désinscrit le caractère fondamentalement décevant de l'ordre symbolique, puisqu'il prétend disposer de l'objet, ce que nous connaissons bien sous l'appellation de société de consommation. Il ne laisse dès lors plus sa place au fait que de toute façon, une fois que nous sommes pris dans le jeu du signifiant, l'objet est perdu et implique de facto la déception.

Quatrième trait. Ce qui va être amené par la science et par sa méthode, à partir du moment où elle va diffuser et infiltrer le social, c'est un gommage de la différence. C'est-à-dire l'effacement de cette irréductibilité des deux places différentes que j'ai évoqué,  $S_1$ ,  $S_2$  que véhiculent les lois du langage. Ce gommage de la différence que nous pouvons d'ailleurs entendre comme une forclusion du signifiant phallique, nous pouvons aussi le voir à l'oeuvre dans le registre de la différence des sexes aussi bien que dans celle des générations. Nous allons donc devoir constater les effets de ce gommage : à propos de la différence des sexes, la mode est à l'unisexe ; quant à la différence des générations, comme vous le savez aujourd'hui, il devient difficile de soutenir qu'enfants et parents ne sont pas sur le même pied.

Cinquième trait. Désinscription de la catégorie de l'impossible. Puisque, évidemment, la contrainte sur laquelle butte irréductiblement le langage, c'est la prise en compte de l'impossible ; nous pourrions bien en lever l'hypothèque et ne plus considérer l'impossibilité que comme aléatoire, que comme un avatar momentané dont l'avenir et le progrès pourraient venir à bout.

Sixième point. Un trait sur lequel, pour notre social, il est très important de s'arrêter, c'est que dans la logique de la méthode de la science, il y a délégitimation de l'autorité de l'énonciateur au profit de la reconnaissance d'une autorité seulement liée à la cohérence d'un savoir.

Septième point et le dernier que j'avancerai. Il y a une désarticulation des deux registres que Lacan nous a appris à distinguer, le registre du savoir et celui de la vérité.

(41) Voilà quelques constantes ou quelques traits qu'il me semble devoir identifier dans ce qu'il en est de la méthode scientifique. Je ne veux donc pas dire que la science est responsable de ce qui arrive à notre social, ce n'est pas là mon propos. Je souhaite simplement montrer que du fait de nous soumettre à un tel type de fonctionnement et d'en avaliser sans le savoir les implicites, nous sommes comme contaminés ; il y a peut-être dès lors à identifier comment cela infiltre ce qui fait notre rapport quotidien. Ceci pour ajouter que finalement, cette configuration me semble mettre en place *un ordre symbolique* que j'ai appelé, si vous me permettez l'expression, *virtuel*. C'est-à-dire un ordre symbolique qui n'a plus les caractéristiques de l'ordre symbolique tel que nous avons pu l'identifier à partir de l'enseignement de Lacan justement. Mais un ordre symbolique qui vient se glisser comme un décor de théâtre entre ce qui se passe effectivement au niveau des lois du langage et ce qui fait notre vie quotidienne. Ce décor de théâtre, il faut quelques générations pour le mettre en place et je vous rappelle que précisément tout l'intérêt de cette configuration est à repérer dans le fait que non seulement, il y a effacement de la dimension de l'énonciation mais effacement de l'effacement c'est-à-dire qu'il faut au moins trois générations – comme pour ce qu'on sait être en jeu dans l'élaboration de la psychose – pour arriver à un système qui fonctionne tout seul et où on ne peut plus accuser quiconque d'avoir fait disparaître l'énonciateur mais où simplement on se trouve en proie à un savoir d'énoncés qui a son autonomie propre et qui désormais de manière acéphale nous

guide. Si tant est que le mot guide soit en ce cas, encore adéquat.

Cette promotion d'*un symbolique virtuel* peut aussi être entendue comme venant désavouer l'exercice de la fonction paternelle. En effet, promouvoir que tout est possible vient rendre caduque la fonction de celui qui se doit de soutenir précisément que tout n'est pas possible. Nous pouvons donc de ce fait avancer ce que déjà d'autres ont soutenu à savoir, qu'effectivement nous nous trouverions dans une société incestueuse.

Il est peut-être intéressant de remarquer que ce système a déjà fonctionné dans ce qu'on a pu repérer comme les totalitarismes et tout (42) particulièrement dans le totalitarisme nazi. Je crois que nous pouvons identifier que nous avons déjà été anticipé historiquement et que nous ferions peut-être bien non pas de craindre voir réapparaître les mêmes fantômes à tous les coins de rue, habillés de la même façon mais plutôt de les repérer à l'oeuvre de manière beaucoup plus sourde, puisque aujourd'hui il ne serait plus nécessaire d'avoir un führer pour être contaminé par une telle idéologie. Je veux parler de ce que j'appelle un totalitarisme pragmatique, c'est-à-dire que ce soit non plus une idéologie mais un fonctionnement acéphale qui nous guide comme je l'indiquais plus haut

Il est aussi intéressant de noter les effets de tout ceci et de voir, à partir de ce que je vous propose comme lecture, qu'il est tout à fait simple d'interpréter ce qui nous arrive. Une des conséquences fondamentales étant évidemment le bouleversement de notre rapport à l'altérité. Puisque celle-ci, comme nous le savons, est corrélée à l'indisponibilité de l'objet, il est évident que dans un monde où on prétend ne plus être soumis au *caractère décevant de l'ordre symbolique*, l'altérité bascule du même mouvement, et nous sommes dans ce que nous pourrions alors appeler une altérité virtuelle, c'est-à-dire une altérité du même, où effectivement on croit avoir affaire à l'autre alors que c'est un autre qu'on a purement et simplement construit. N'est ce pas qui se passe quand nous jouons aux échecs avec l'ordinateur ?

D'autres aspects sont tout à fait perceptibles : ainsi l'instauration d'une perversion artéfactuelle. Il ne s'agit pas de sujets qui seraient pervers mais de sujets qui seraient invités plus que jamais à la perversion, c'est-à-dire à posséder l'objet sans l'arrière-fond de son indisponibilité irréductible. Du coup, évidemment promotion de la mêmété ; c'est-à-dire que l'enfer change de nom : ce n'est plus *l'enfer*, c'est *les autres*, c'est *l'enfer*, c'est *le même*. Néanmoins, c'est toujours l'enfer !

Nous pouvons aussi voir se développer le surgissement de ce qui n'existait pas il y a quelques siècles si ce n'est sous la forme de ce qu'on appelait les rites de passage, c'est-à-dire de ces moments où il était convenu que la société venait vous tirer définitivement des jupes de la mère pour que vous preniez votre place dans le social et qui aujourd'hui (43) sont remplacés par ce qu'on appelle l'adolescence, et qu'on devrait appeler de ce fait l'adolesc-i-ence. Puisque cela semble être l'effet sur notre histoire de ce que nous disposions d'un temps de plus en plus un long pour passer de la période dite de l'enfant à celle de l'adulte. Temps qui s'éternise presque et dont une enquête menée par le sociologue François Dubet, nous montre bien que la seule chose qui fasse encore inscription de ce passage soit la survenue d'un enfant, c'est-à-dire que ce qui fait césure, ce n'est plus quand on quitte la maison, ou quand on a un emploi, c'est le réel de l'enfant. Comme si du symbolique ne suffisait plus à venir faire coupure.

Autre effet. Nous voyons bien que par rapport à cette infiltration par les implicites de la méthode scientifique à laquelle nous sommes confrontés, il va y avoir réactions et contre-réactions. On va se défendre comme on peut, autrement dit. Il n'y a dès lors pas à nous étonner que d'aucuns retournent à un fanatisme religieux, puisque la religion a été pendant longtemps le bouclier qui nous a protégé des difficultés de ce type. Ou autre manière de procéder, l'inflation du juridique, qui est aussi une façon de s'en remettre à des lois pour essayer de faire opposition à la contrevenance aux lois du langage. Je pourrais évoquer ici encore beaucoup d'autres faits dits de société, tels le racisme que nous pouvons entendre comme promotion du même, ou le curieux rapport que nous avons aujourd'hui à la violence puisque d'un côté elle nous envahit et de l'autre nous ne supportons plus la conflictualité, nous voulons du consensus tout le temps. Si dans notre social nous sommes contaminés par l'effacement de la différence des places prescrit par la méthode de la science, il est évident qu'il ne nous reste plus pour métaboliser la différence entre nous que de mettre des chiens de garde partout où pourrait surgir le conflit, et ainsi veiller au consensus permanent, ce qui se paye évidemment d'une paralysie de la décision. Et dans le même mouvement, devoir constater que lorsque les digues prennent l'eau, il en faut peu pour qu'elles s'effondrent et que la violence se déchaîne.

La victimisation participe du même effet, puisque, si on m'a promis que tout était possible, il n'y a pas de raison que je ne prétende pas y avoir droit ; par exemple – ainsi que le disait Jean-Louis Chassaing au cours d'un (44)atelier –, si les anesthésistes aujourd'hui parlent de la douleur comme d'une *maladie*, et si par ailleurs on parle du droit à la santé, il n'y a pas de raison que je ne prétende pas avoir droit à ce que la douleur me soit supprimée de l'existence. Ce n'est là que réponse du berger à la bergère : je m'adresse désormais au social pour qu'il m'enlève ainsi qu'il m'a été promis, ma difficulté d'exister. Pareillement, le toxicomane s'estime en droit de faire appel au produit pour le débarrasser du mal de vivre propre à la condition humaine.

Enfin et c'est un point sur lequel je voudrais insister, comme autre conséquence, c'est aussi la délégitimation du politique. Si la position de l'autorité de l'énonciateur est désavouée au profit de celle du savoir des énoncés, il est évident qu'on ne voit plus très bien ce que les politiques ont à faire, sinon se soumettre aux experts. Le règne de l'ex-pert étant évidemment ce qui vient en lieu et place du règne du père.

Tout cela voudrait-il dire que nous devons penser que c'était mieux avant ? Les sourires viennent déjà indiquer que ce n'est pas ce que nous avons à penser. Mais il y a quand même quelque chose dont il nous faut prendre la mesure, c'est que s'il y a longtemps que l'Ancien régime a fait la preuve de sa limite, il semble bien que, pour des raisons aussi bien historiques que structurales, la tentative qui est la nôtre n'en a pas encore fait l'épreuve. Ou alors, elle vient de la faire en tout cas du point de vue historique, puisque comme vous le savez, c'est comme cela que Vaclaf Havel lit la fin du régime communiste, c'est-à-dire comme l'échec d'une société organisée autour de la science. Nous pouvons en effet nous demander si ceci n'expliquerait pas pourquoi aujourd'hui nous sommes dans cet état dépressif qui nous caractérise, puisqu'au fond les deux systèmes – organisés autour de la religion ou autour de la science – nous ont montré leur limite et sont venus nous indiquer que, de toute façon pour ce qui est d'obtenir le bonheur, nous risquions de devoir « passer muscade ». Et que dès lors ce

que nous lisons comme dépression liée à la chute des idéologies est peut-être bien plus à lire comme une épreuve de deuil.

Mais il y a encore un autre aspect sur lequel je voudrais attirer votre attention. C'est qu'il y a une spécificité au fait qu'un système social (45) s'organise sans la référence phallique, c'est que structurellement, comme on le sait grâce au schéma de la sexualité de Lacan, du côté féminin, du côté droit, il n'y a pas de limite précisément.

Interrogeons pour conclure ce qu'il en serait d'une bisexualité sociale. Est-ce qu'avec ce que le schéma de la sexualité que Lacan nous a introduit, nous ne pouvons pas repérer qu'il y a deux manières – et seulement deux – de jouir ensemble, l'une côté gauche, l'autre côté droit. Je parle de la partie supérieure des formules de la sexualité qui sont ici évoquées. L'une, côté gauche avec le mythe du père primitif bien sûr, l'autre, côté droit, où il nous faut bien identifier que c'est la naissance de la démocratie qui est ainsi située puisque c'est à partir de la reconnaissance que le lieu du pouvoir est un lieu vide, que quelqu'un n'occupe plus jamais cette place de manière garantie – comme c'était le cas dans la perspective religieuse – que l'on entame une autre modalité de fonctionnement social. Avec un aboutissement sans doute dans le fameux slogan de mai 68, à savoir qu'« *il est interdit d'interdire* ».

Si c'est un social qui s'organise côté droit, j'ai envie de dire pourquoi pas ? Sauf qu'il semble qu'il y ait une contrainte fondamentale des lois du langage dont il faut tenir compte, c'est que du côté droit, il n'y a pas de limite.

Néanmoins, c'est encore et aussi une limite que de n'avoir pas de limite. Car si vous n'avez pas de limite, vous ne savez pas faire groupe. Autrement dit, contrairement à ce qu'on vous a annoncé au programme, à partir de la reproduction du tableau de James Ensor, *Vive la sociale !*, je crois qu'il nous faut soutenir que « La sociale n'existe pas ». Ce qui ne veut pas dire que nous n'ayons pas à essayer de nous laisser interpellé par ce que nous autorise à dire un fonctionnement côté droit, mais il semble bien que vouloir aller du côté de l'Autre contre l'Un, c'est-à-dire en défense contre le fait qu'il y a l'irréductibilité des places, risque de poser pas mal de problèmes dont nous serions en train de constater aujourd'hui les effets.

Peut-être qu'il y aurait lieu de faire apparaître, à partir de ce que nous savons, comme psychanalystes, des lois du langage, la possibilité d'une (46) organisation collective qui ne serait pas pour autant défensive contre la castration, qui ne penserait pas pouvoir venir à bout de cette irréductibilité des places, mais qui prendrait en compte les contraintes spécifiques à chacun des jouir ensemble que les organisations permettent. Cela pourrait, pourquoi pas, se penser sous une forme de *collégialité*, mais d'une *collégialité* qui ne serait plus fondée en défense contre la discordance et la différence mais toujours amenée à laisser sa place à ce que cette dissymétrie soit reconnue comme irréductible et inéluctable.

Si cela est vrai, si de cela, les psychanalystes savent quelque chose, peuvent-ils encore plus longtemps se taire ?